

QUOI DE MEUF - EPISODE (LONG) 105

“Universités en lutte”

TW : Cet épisode parle de violences sexistes et sexuelles.

Intro : Suicide d'étudiantes, immolation par le feu, manifestations et mobilisations d'enseignant.e.s..... Pendant que l'épidémie de COVID continue, et que les amphithéâtres sont à moitié vides, une nouvelle loi destructrice pour l'enseignement supérieur et la recherche doit être examinée cet automne : la LPPR (Loi de Programmation Pluriannuelle pour la Recherche). Ça nous concerne car c'est aussi là que se construisent les savoirs sur le genre qui nous intéressent. On revient sur la place des femmes et des minorités à l'université et on fait l'état des lieux des luttes avec notre représentante émérite de l'université, Kaoutar Harchi.

CLÉMENTINE - Ça va ?

KAOUTAR - Ça va bien, oui !

News féministes

CLÉMENTINE - Chez nous projet “contre les séparatismes” (on aimerait bien comprendre) et de l'autre côté de l'atlantique et qu'une nouvelle juge à la cour suprême s'apprête à être nommée, la très réac' Amy Coney Barrett.

CLÉMENTINE - Où en est-on aujourd'hui ? Après les débats sur le déboulonnage des statues, les questions décoloniales et les mobilisations contre les violences policières, le président Macron a accusé l'université d'avoir “cassé la République en deux”, rien que ça, en encourageant “l'ethnisation de la question sociale”. Comme si elle ne l'était pas déjà lol. Comme si elle était neutre.

KAOUTAR - C'est une accusation particulièrement grave, à laquelle le sociologue Éric Fassin a répondu, jugeant que le Président de la République, admirateur opportuniste de Ricoeur en période électorale, rappelons-le, nourrissait l'anti-intellectualisme. A cet égard, je vous conseille vivement la lecture ou la relecture de l'article d'Éric Fassin, dans les Inrocks.

CLÉMENTINE - La nouvelle Loi de Programmation Pluriannuelle pour la Recherche (LPPR), ça a l'air compliqué mais en fait c'est simple. 25 milliards d'euros sont prévus sur dix ans. Mais, en réalité la plus grande partie de ces financements sera pour dans dix ans, donc ce sera un autre gouvernement. Ce n'est pas un “investissement inédit” comme le promet le gouvernement, mais faire plus avec moins. C'est-à-dire que l'on privatise donc il y a moins de fonctionnaires, plus de

vacataires, des postes moins bien payés, plus de concurrence, des "projets" pour être financés... Marie Sonnette, maîtresse de conférence en sociologie à l'université d'Angers et membre du comité de mobilisation "Fac et labos en lutte" sur France Inter. Pourquoi tant d'hostilité ? Pourquoi aussi peu de moyens ?

KAOUTAR - On se figure souvent l'université comme ce qui prolonge simplement l'étude à un niveau supérieur. Or, il me semble important de dépasser cette première vue pour parvenir à voir ce qu'est effectivement l'université, soit une institution sociale de formation et de production de savoirs intellectuels. Et depuis, au bas mot, 20 ans, on observe, pour reprendre le titre de l'ouvrage de l'historien Christophe Granger, à *La destruction de l'université*.

Plus précisément, écrit Christophe Granger : *"Économie du savoir : c'est sur cette notion que s'est enclenchée la débâcle actuelle de l'université. Le Conseil européen l'a dit en 2000 : l'université doit faire naître « une économie de la connaissance compétitive, facteur d'une croissance durable ». La Banque mondiale de son côté préconise de privatiser le financement des universités, de démanteler les « rigidités » salariales, d'ajuster la formation des étudiants aux besoins du marché du travail et d'encourager la production de savoirs porteurs de débouchés commerciaux et d'innovation industrielle". Et plus loin : "Désormais, les universités sont contrôlées par des conseils d'administration où siègent des patrons et des cadres de grandes entreprises. Les enseignements sont des « offres de formation » ajustées aux besoins du marché du travail. Les recherches sont financées sur appels d'offres, en fonction des intérêts économiques privés. Désormais, dans une opacité voulue, la précarité s'est généralisée. Par dizaines de milliers, les enseignants-chercheurs sont contractuels, post-doctorants sans postes, auto-entrepreneurs vacataires payés à l'heure, chômeurs déguisés, voire travailleurs au noir". Ambiance, pourrions-nous dire. Cette destruction de l'université ne frappe pas également les individus. Les femmes, en ce sens, sont dans une situation spécifique que l'histoire nous aide à comprendre.*

Historique des luttes : féminisation

CLÉMENTINE - Au XIX^{ème} siècle l'enseignement féminin est allégé, on prépare les filles à être de bonnes épouses et mères. L'accès des femmes à la fac s'est fait dans les années 1870 en France, ce qui est précoce mais assez limité. En 1871 par exemple, il y avait 25 étudiantes seulement à Paris. Ces pionnières sont souvent étrangères (en Russie, en médecine). C'est ce que note Roland Pfefferkorn dans la revue Raison présente : *"Partout l'entrée des étudiantes dans les universités se heurtera à de nombreux obstacles à la fois institutionnels et idéologiques qui ont directement à voir avec l'ordre social patriarcal dominant. Mais la discrimination reste presque totale au niveau de l'accès à la fonction professorale dans les facultés entre 1880 et 1914 et il faut attendre les années postérieures à la Seconde Guerre mondiale pour voir une réelle ouverture".*

La seule à y arriver, c'est Marie Curie. En tout cas, être étudiante à l'époque était très mal vu. D'ailleurs, dans le dictionnaire on pouvait lire : *“Au féminin, étudiante, dans une espèce d'argot, grisette du quartier latin”*. L'étudiante n'existe pas encore si ce n'est dans une définition purement péjorative de fille aux mœurs légères. Elle n'est en rien une femme qui suit des cours mais simplement celle qui “couche” avec l'étudiant, une “cerveline”. Aujourd'hui, les étudiantes sont majoritaires. Érik Neveu disait d'ailleurs : *“Prendre la parole devant un amphithéâtre complet en période d'Assemblée Générale est rarement chose facile, plus spécialement pour les femmes. Cependant, une sensibilité -encore insuffisante- aux rapports de pouvoir genrés, la répugnance que suscite les formes les plus grossières du machisme rendent désormais impossible certaines violences symboliques comme l'intelligent cri « A poil ! » adressé à des intervenantes féminines, et souvent entendu jusqu'aux années soixante-dix dans les AG étudiantes.”*

KAOUTAR - Et années après années, on peut, Clémentine, recenser les politiques, textes de lois et réformes visant à instituer l'Université sous une forme détruite.

CLÉMENTINE - Et puis il y a les soulèvements de Mai 68 et en 1973 la Loi Debré et le DEUG (la sélection à l'Université). En 1976, il y a eu la plus longue grève car le but était de professionnaliser la fac (on y était déjà à l'époque tiens tiens). En 1986, il y a eu la Loi Devaquet avec la sélection à l'entrée et la mise en concurrence. En 2003, la loi LMD (licence, master et doctorat). En 2005, le CPE (Contrat première embauche). En 2017, la LRU (l'autonomie des universités dans les domaines budgétaires et de gestion de leurs ressources humaines) et en 2018, l'ORE (l'orientation via *ParcoursSup*)

KAOUTAR - Une chose mérite par ailleurs d'être énoncée clairement : les politiques de destruction de l'université sont des politiques de destruction des vies des individus qui font vivre l'Université. Et, il suffit d'être attentifs à l'actualité de ces derniers temps pour s'en convaincre.

CLÉMENTINE - Pour contextualiser, on rappelle qu'en novembre dernier un jeune étudiant lyonnais tentait de s'immoler par le feu pour dénoncer ses conditions de vie précaires. Récemment, Doona, une étudiante trans à Montpellier s'est suicidée après avoir été menacée d'expulsion par le Crous (qui nie).

KAOUTAR - La vie des femmes, à l'Université, est elle aussi soumise à des formes de violences sexistes et sexuelles, comme tout lieu de pouvoir et institutions sociales.

Où en est le MeToo de l'Université ?

CLÉMENTINE - Il y a eu des dénonciations sur les tumblrs *SupToo* et *#SupToo* et grâce au travail du CLASCHES (Collectif de lutte contre le harcèlement sexuel dans l'enseignement supérieur). Les violences ont un effet sur le recrutement, le financement, les promotions... Tout cela peut être impacté par le harcèlement sexuel. Pour l'instant ça dysfonctionne au niveau des sanctions dans les facs, on est loin du but. *Libération* a recueilli les témoignages de seize femmes victimes déclarées de harcèlement, d'agressions sexuelles et de viols de la part de dirigeants de l'organisation étudiante entre 2007 et 2015. Dans une lettre ouverte à *Mediapart* des centaines d'universitaires notaient : *"Nos établissements sont des espaces où les circonstances aggravantes, d'abus d'autorité et de dépendance, sont au cœur même des fonctionnements institutionnels"* et *"la personne qui les dénoncera courra le risque d'être privée de toute chance d'avoir une carrière académique"*. Cet été, une doctorante de l'Université de Lorraine s'est tuée, mettant en cause l'attitude de son directeur de thèse. Récemment, une autre de ses anciennes doctorantes décrivait sur *Médium* leur "relation" et la façon dont celui-ci savait développer son emprise sur des étudiantes. On vous lit un passage avec Kaoutar.

KAOUTAR - *"Le chantage affectif, les gestes ou propos hors limites que vous acceptez néanmoins tôt ou tard, la perspective d'être abandonnée étant bien plus terrible que celle de céder à la fin d'une scène durant laquelle on vous a reproché de dire non à une main un peu trop baladeuse, de mettre une photo de profil vous représentant avec votre conjoint, ou encore de prétendre boire un verre avec vos camarades à la fin des cours alors qu'il avait prévu ce créneau chaque semaine spécialement pour vous. Vous vous faites enfermer, prétendument sans qu'il y pense, dans une image de duo qu'il entretient féroce, en « chuchotant » à grand bruit devant la promo entière un compliment déplacé, en vous demandant devant elle si vous « allez bien » en plein cours ou pourquoi vous n'avez pas pensé à son café à lui quand vous revenez de la machine après la pause."* /ils se séparent/
"Durant ces années de doctorat, je n'ai pas été encadrée, pas présentée, pas soutenue. J'ai été maltraitée. (...) J'accuse M. Ts'liche (pseudo), 6 ans après le début de toute cette histoire, de harcèlement moral, de violences psychologiques et d'abus de son pouvoir et de sa position hiérarchique, et ce notamment et dans les cas les plus graves pour mettre sous emprise des jeunes femmes vulnérables". Cela mène à préciser quelque chose par rapport à l'Université. On est dans un univers de réputation. Ce terme, en raison de sa connotation négative, renvoie à quelque chose de l'expérience des banlieues, des cités... Mais on se rend compte que les champs élitistes et universitaires sont aussi traversés par une logique de la réputation. On ne cesse d'avancer au fil de sa carrière, avec de potentiels recruteurs masculins. Donc, il y a un rapport de pouvoir constant qui s'incarne dans des éléments ordinaires et beaucoup plus structurels.

CLÉMENTINE - La première réaction semi-publique de la fac de Lorraine avait été de critiquer les réseaux sociaux. Il a depuis été suspendu "de manière conservatoire". À suivre... Bref, à la fac aussi le groupe majoritaire "hommes"

bénéficie de l'exploitation de dominé-e-s. Des féministes matérialistes comme Colette Guillaumin ont raconté comment la force de travail des femmes était exploitée. L'appropriation du temps, des produits du corps (elle parle de sexage). Les inégalités dans le monde universitaire (et les postes hiérarchiques), l'appropriation/la captation et la spoliation des écrits, l'invisibilisation des chercheuses. Dans le domaine des sciences c'est ce que l'universitaire américaine Margaret Rossiter appelle L'effet Matilda désigne donc l'occultation, le déni, le vol ou la minimisation de la contribution des femmes à la recherche et à d'importantes découvertes trop souvent attribuées à des collègues masculins. Comment les femmes sont utilisées comme vitrine, tout en étant soumises à des régulations et sanctions ?

KAOUTAR - Ces inégalités de genre à l'œuvre dans les différentes dimensions de l'université s'articulent à d'autres formes d'inégalités parmi lesquelles nous pouvons signaler les inégalités de race. Une dimension en particulier, ici, m'intéresse à savoir la situation des chercheur.e.s racisées auquel on reproche, souvent, un manque d'objectivité dans leurs travaux et sur lesquels pèsent des soupçons de militantisme larvé. Ces éléments peuvent être compris comme des procès en légitimité de chercheurs dont le travail, qui est pourtant continuellement soumis au jugement de leurs pairs, est alors perçu comme non adéquat, non concordant avec la norme scientifique par excellence incarnée par une figure masculine, bourgeoise, hétérosexuelle et blanche. Ce phénomène a notamment été mis en lumière par un texte rédigé par le collectif LKJ, et intitulé *“Vos astérisques sont trop étroits pour nos vécus. À propos du racisme dans l'enseignement supérieur et la recherche en France, et de son déni”*.

Le collectif écrit notamment : *“Être racisé.es, lorsqu'on est étudiant.es, c'est ainsi affronter un déni de sérieux de la part des enseignant.es, subir le soupçon de mener des études-alibi pour avoir un titre de séjour en France (et ce quelle que soit notre nationalité) de la part des personnels de l'université, ou encore se voir opposer des interdictions thématiques de la part des encadrant.es. Lorsqu'on est enseignant.es-chercheur.es, c'est faire face aux dénis de scientificité de la part des étudiant.es et des collègues. Dans tous les cas, c'est être régulièrement rappelé.es à notre écart présumé vis-à-vis du lieu situé d'énonciation du savoir scientifique, fondé sur la norme de neutralité et d'objectivité qui ouvre la voie à la distinction entre recherches légitimes et illégitimes (Harding 1986 ; Quiroz 2019). Renvoyé.es aux stéréotypes genrés et racialisés de l'émotivité dans certains cas, du militantisme dans d'autres, les étudiant.es, enseignant.es et chercheur.es racisé.es sont sans cesse discrédité.es, et ce dans le but de garantir au groupe majoritaire des positions de savoir et de pouvoir privilégiées”*. Le texte est très fort. Je vous conseille vivement de le lire en entier.

CLÉMENTINE - Les arguments de l'émotivité et du militantisme sont utilisés à toutes les sauces. Pour donner quelques exemples : la Conférence des doyens des facultés de médecine dénonçait des actes antisémites “en recrudescence”. On a découvert en 2019 un groupe privé entre étudiants en sociologie évoquant les

étudiants noirs comme des singes et des bonobos, à l'Université de Lorraine, décidément. A la Sorbonne, des étudiant.es ont protesté contre des déclarations honteuses d'un professeur de droit qui associé l'homosexualité à la zoophilie. C'était lors d'un cours diffusé en vidéo sur les réseaux sociaux.

Notre expérience

KAOUTAR - Effectivement, c'est important de souligner à quel point la question universitaire est complexe car c'est une grande partie de ma vie à l'université, ce rapport est très médié par mes propres propriétés sociales de femme, jeune, des fractions populaires. Donc j'ai un rapport assez équivoque et ambivalent. C'est une institution où c'est important de faire un travail de déconstruction. Mon rapport à l'université se construit et se déconstruit au fur et à mesure de la période, des expériences, des ambitions, des échecs. Donc voilà, c'est un rapport très ambivalent. Et toi Clémentine, quel est ton rapport à l'université ?

CLÉMENTINE - Moi bizarrement en tant qu'étudiante blanche, j'ai été assez préservée (ou aveuglée) du sexisme et du racisme mais ça m'a surtout sauté aux yeux dans le monde du travail. J'étais dans des formations très féminines en lettres et j'ai eu pour mentor une prof de philo qui m'a aidé pendant des années. J'ai un rapport assez ambivalent à mes études aux États-Unis parce que c'était vraiment mieux qu'en France et j'y ai découvert les questions de genre et postcoloniales qui étaient abordées tout à fait normalement et sans aucun débat. Mais c'est privé et très cher donc je peux pas cautionner non plus. Sinon, j'ai une copine qui sortait avec notre très très vieux prof de fac et j'ai bien vu comment ce modèle qui date du code napoléon où les femmes seraient matures plus tôt donc peuvent se marier plus jeune et c'est donc le modèle de la femme cadette et de l'époux aîné, se perpétue dans les amphithéâtres avec l'admiration de femme plus jeune pour un homme lettré plus âgé fonctionne encore (berk). Bref, sinon je vois mes potes profs de fac galérer, être nommé-e-s loin et mal payés, c'est effarant.

Pop culture

CLÉMENTINE - Dans la littérature du XIX^{ème} siècle, l'étudiant est en quête d'ascension sociale et désargenté (on le voit chez Balzac, Zola, Stendhal, cf Frédéric dans *L'éducation sentimentale*). On parle aussi de condition sociale (prolétariat intellectuel) et de roman d'apprentissage... Mais ce ne sont que des mecs. On peut citer *Pour les femmes*, le personnage Pétronille Fanto du roman éponyme d'Amélie Nothomb (2014), qui fait un master en littérature élisabéthaine.

Au cinéma, on a une représentation romantique et un peu condescendante. On voit que ce ne sont pas des membres productifs de la société, juste des vieux ados traine-savate, pas mal d'anti-intellectualisme là-dedans. *L'étudiante* avec Sophie Marceau et la suite de la *Boum* où elle prépare l'AGREG de Lettres sur le thème de

l'amour. Évidemment, ça parle plus de sa relation avec Vincent Lindon que de ses études. Heureusement, aux États-Unis, Elle Woods a sauvé la mise dans *La revanche d'une blonde* où une lycéenne écervelée est prise pour une idiote et finit par intégrer l'école de droit à Harvard.

KAOUTAR - *La belle saison* de Catherine Corsini avec Cécile de France et Izia Higelin qui montre le militantisme féministe étudiant et on voit des étudiantes de la Sorbonne qui font partie du Mouvement de libération des femmes (MLF).

CLÉMENTINE - Le documentaire *Le fond de l'air est rouge* de Chris Marker sur Mai 68 ou pour le versant propagande erasmus, la trilogie de Cédric Klapisch. Aux États-Unis, le choix de l'université est un vrai enjeu avec sa cérémonie alors qu'en France, pas du tout. La série *Dear white people* de Justin Simien suit des étudiants noirs qui réagissent à l'organisation d'une soirée blackface par des étudiants blancs, et parle du racisme sur les campus US, de la mixité dans les facs. *Le Brio* de Yvan Attal sur un prof Pygmalion qui aide une étudiante (Camélia Jordana) de banlieue à l'art de la rhétorique. Le film serait problématique et raciste paraît-il, avec la représentation du clash université vs banlieue.

KAOUTAR - On parle de *La Tache* de Philip Roth sur le "politiquement correct" et la fac. Le pitch se résume à un prof qui utilise un terme qui peut être entendu comme "bamboula". Il a aussi une relation avec une femme de ménage à la fac. Tout cela va faire scandale, or il est lui-même noir mais paraît blanc. A cela va se mêler un scandale sexuel.

Recommandation culturelle

KAOUTAR - Je recommande la lecture de l'ouvrage de Nabil Wakim, *L'arabe pour tous. Pourquoi ma langue est taboue en France* (éditions Seuil). L'enquête se base sur son rapport à sa langue arabe, ses enjeux et le fait d'avoir perdu cette langue. On voit comment tout cela révèle des tensions politiques fortes en France.

CLÉMENTINE - Au risque de vous décevoir, je ne vais pas recommander la série *We are who we are* parce que je n'aime pas le réalisateur, Luca Guadagnino. Il y a bien des euphémismes (interpee, musclée, acidulée) mais un objet vraiment sirupeux et clichetonneux, digne des pires épisodes de *Sex and the city*. C'est justement produit par Darren Starr avec la série *Emily in Paris* avec Lily Collins qui est un fantasme des américains sur Paris avec bérets, baguettes, clopes, crottes et des parisiens de très mauvaise humeur. Mais, il y a un ethos américain qui rejoint le nôtre, c'est le point de vue sur les rapports de genre et il y a un dialogue entre les deux pays sur Metoo. On voit une cheffe qui est la maîtresse d'un client de la boîte, ce client vous offre de la lingerie, un mec dans la rue vous dit qu'il aime "la chatte

américaine". Bien observé. Peut-être qu'on est toutes devenues des américaines collé-monté. So what.

Générique

Quoi de Meuf est une émission de Nouvelles Écoutes. Rédaction en chef : Clémentine Gallot. Chroniqueuse : Kaoutar Harchi. Mixage par Laurie Galligani. Générique réalisé par Aurore Meyer Mahieu. Prise de son, Montage et coordination par Ashley Tola